LE THÉATRE

ABONNEMENT ET VENTE :
24, Bd des Capucines. — Téléph. : 242-49

PUBLICITÉ :
C. O. COMMUNAY, seul concessionnaire
19, Boulevard Montmartre. — Téléphone . 142-06

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :
PARIS : 1 an 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an 44 fr.
ÉTRANGER (Union postale) 1 an 52 fr.



Photo P. Berger.

Mlle AGNÈS BORGO, DE L'ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE. — Rôle de *Salammbô*. — *SALAMMBO*



Photo P. Boyer.

Mlle DE FAVA

DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

LE THÉATRE

N° 139 Octobre 1904 (I)

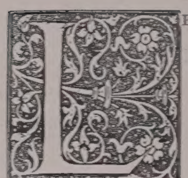


Photo P. Boyer. Décor de M. Devred.

R. LEBONNARD (M. Dehelly) LEBONNARD (M. Silvain) JEANNE (Mlle Géniat)

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *LE PÈRE LEBONNARD.* — ACTE IV

LA QUINZAINE THÉATRALE



Les théâtres rouvrent; sur toute la ligne, c'est le « feu à volonté », chacun d'eux tire à son tour, les directeurs ayant l'œil fixé sur le thermomètre, auquel ils demandent du froid, et sur le baromètre, dont ils sollicitent la pluie.

C'est le Théâtre des Nouveautés qui a commencé l'attaque, le 15 septembre, avec *la Dame du 23*, un vaudeville assez amusant, genre militaire, un succédané de *Champignol malgré lui*, et aussi du *Sursis*. Il y avait encore à glaner, paraît-il, sur le champ de manœuvres, puisqu'il y a eu succès. Il est vrai que le comédien Torin y a singulièrement collaboré de sa verve personnelle, car il est de comique inénarrable dans le rôle de l'ordonnance Lagriffouille, qui ne rappelle pas Gribouille seulement par la consonance.

Le Vaudeville a suivi, à deux jours de distance, avec une comédie de genre, de genre comique, assez importante, puisqu'elle mesure quatre actes. Cela s'appelle *les Trois Anabaptistes* et est signée d'Alex. Bisson, un maître en la matière, puisque c'est à lui, entre autres, qu'est dû le grand succès d'antan, *les Surprises du Divorce*. Pour cette fois, il s'est adjoint un collaborateur de finesse délicate, Berr de Turique. La combinaison fut heureuse, puisqu'elle a donné comme résultat une comédie ingénieuse, très réussie et fort amusante, ma foi. Si elle a un défaut, c'est d'avoir un premier acte d'une gaieté tellement exubérante, que la suite s'en ressent forcément. La place nous est ici trop mesurée pour qu'il nous soit possible de tenter l'analyse, si rapide soit-elle, d'une pièce aussi compliquée; nous nous contenterons donc de constater son succès très grand et très mérité. L'interprétation a sa part dans la réussite. Elle est excellente, et, volontiers dirai-je, comme le Vaudeville seul peut la donner. A signaler, dans la circonstance, Lérand, l'exquis comédien, qui joue cette fois un rôle de mari amoureux un peu en dehors de son emploi coutumier, et où il est d'une vérité parfaite. Gaston Dubosc, cordial, bon enfant, de belle humeur, dans un personnage de marcheur « à perpétuité ». Louis Gauthier, qui gagne de jour en jour et prend une bonne place dans l'emploi de jeune premier, — ce qui est le ténor de la comédie, — et aussi deux débutants, qui ont réussi tous deux, à des degrés divers : Joffre, comique de rondeur, recrue faite par le directeur Porel, au Théâtre du Parc, à Bruxelles. Il a plu beaucoup dans une figure de Président de Tribunal. Sa manière de présider et de détailler les « considérants » du jugement est prise sur le vif. Ça n'est pas de la caricature, c'est bien mieux que cela, c'est le cinématographe d'une silhouette de magistrat pochée à l'audience. Vandenne, un comédien de gros comique, pris au Châtelet, et qui peut trouver son emploi au Vaudeville. Du côté féminin, Mademoiselle Jeanne Thomassin, dont il n'y a plus à faire l'éloge, et qui, à cette heure, tient assurément la première place parmi les jeunes comédiennes; l'excellente duègne, Madame Daynes-Grassot, et la gentille et toute mignonne Marthe Régnier.

Glissons sur une malencontreuse première représentation, au Palais-Royal, où *Mesdames X...*, un vaudeville peu compréhensible, obscur et nébuleux, dont les auteurs ont négligé d'allumer la lanterne, n'a eu qu'une existence éphémère. Il a gardé l'affiche seulement trois ou quatre jours, après quoi, comme disait Alex. Dumas père, dans *le Vampire*, il est « rentré dans le néant »... Qu'il y reste! On a repris immédiatement, et on a bien fait, *les Dragées d'Hercule*, dont la vogue non encore épuisée va permettre de gagner le port de la pièce nouvelle.

Au Gymnase, on a joué *le Friquet*, une comédie en quatre actes, tirée par Willy d'un roman de Gyp, avec la collaboration de Gyp elle-même, une collaboration qui n'était pas banale et qui doublait sa curiosité de l'entrée, sur la scène du feu Théâtre de Madame, d'une comédienne excentrique qui, jusqu'à ce jour, n'avait encore réussi qu'à demi, Mademoiselle Polaire, ex-étoile de café-concert, promue comédienne, de par l'énergie de sa volonté. Le rôle de « Friquet », une petite acrobate dont les aventures rappellent un peu celles de la *Mignon* de Gœthe, révérence parler, et de la *Cigale* de Meilhac, s'adaptait parfaitement à sa nature. Aussi, elle a été très intéressante dans cette création, où elle a témoigné d'un réel progrès. Elle y est servie par ses qualités et même par ses défauts, aussi a-t-elle rendu, de manière curieuse, non seulement les parties du rôle qui sont de son tempérament, — elle y témoigne de la souplesse jusque dans les sauts périlleux, qu'elle exécute en clownesse, — mais également les parties d'émotion, où elle ne manque pas d'une sincérité touchante. A côté d'elle, on a remarqué André Calmette, dans un rôle de sculpteur attardé, qui s'échappe de la *Vie de Bohème;* Numès, un vieux clown philosophe résigné, disciple de saint Vincent de Paul égaré dans un cirque; et Paul Plan, un ignoble banquier juif, baptisé mais israélite quand même, ventru, lippu et repoussant, un de ces types que Gyp affectionne... de son mépris, et qu'elle se plaît à crayonner, après qu'elle les a dessinés... à l'encre.

Enfin, l'Odéon, pour sa réouverture, a joué *le Grillon*, une idylle anglaise, que M. C. de Francmesnil a extraite du roman de Dickens, *le Grillon du Foyer*. Pièce du genre innocent et familial, d'une contexture ultra-simple, et qui rappelle, par sa forme et son dialogue, — non par son sujet, — *l'Ami Fritz*. Je crains que ça ne soit là du théâtre passé de mode, venant un peu tard, à notre époque plutôt fâcheuse, où l'on préfère le piment au sucre, et l'alcool au laitage. La pièce est bien jouée, dans un bon ensemble, par Dorival, Janvier, Gaston Séverin et Cazalis. Mademoiselle Taillade, qui eut un premier prix au concours du Conservatoire 1903, a fait un bon début de comédie dramatique dans un rôle de jeune aveugle, et Mademoiselle Sylvie fut charmante, vive, enjouée comme toujours, dans le rôle de Dot, le gentil grillon.

J. Massenet a pris la peine d'épingler *le Grillon* d'une minuscule musique de scène; ça n'est rien, moins que rien, de vagues murmures, qui se mêlent au dialogue dans un charme aérien, à peine perceptible; eh bien, c'est quand même un pur chef-d'œuvre! On sent la main d'un maître, dans ces motifs harmonieux si fugitifs, qui s'adaptent merveilleusement aux situations, dont ils estompent les ombres, et soulignent les effets, de leur rythme ingénieux.

Voilà dressé le tableau des pièces nouvelles; on y peut voir que le début de la saison fut laborieux.

A côté de celles-ci, il convient de dire quelques mots des reprises, toutes importantes, qui ont signalé cette quinzaine : c'est, au Théâtre Antoine, la reprise de *la Parisienne*, faite avec une nouvelle et intéressante distribution, première étape d'une constitution de « répertoire » qu'Antoine entreprend de faire à son théâtre, exerçant, à cet effet, ses divers artistes dans les divers emplois. La représentation a été excellente, avec Antoine lui-même dans le rôle délicat de Lafont, l'amant très amoureux, dont l'amour, passé dans le sang, lui permet de tout accepter, de tout subir, qui tâtonne, hésite, va et vient à travers sa jalousie maladive, se sent berné, trompé, qui voudrait douter, ne le peut pas, et se trouve trop heureux, bourré qu'il est de désirs, alors qu'on le reprend après des mois d'abstinence! Antoine a bien rendu cette physionomie très complexe, et a exprimé au vif les agitations de cette tempête sous un crâne étroit. Matrat est un beau type de mari « persuadé » et qu'aucun soupçon n'effleure, engourdi dans son inaltérable quiétude. Mademoiselle Jeanne Rolly a fourni une jolie silhouette de Parisienne, plus inconsciente que perverse, plus rosse que méchante, qui n'a d'autre loi que son caprice, et court, à travers la vie, aux hasards de sa fantaisie, qui ne fait que des demi-mensonges, parce qu'elle croit presque ce qu'elle dit, et revient à l'étable, après s'être emballée comme une jument, calme, souriante et tranquille... jusqu'à la nouvelle chevauchée. La comédienne a bien rendu les demi-teintes de ce dégradé psychologique.

La Parisienne, on a pu le constater, est une comédie finement écrite, bien observée, alerte de dialogues, et, sans la proclamer la « comédie du siècle », ce qui est peut-être beaucoup dire, on peut affirmer que ce n'est pas une des œuvres les plus médiocres de l'avant-dernier siècle, puisqu'elle n'a pas trop vieilli, et, après vingt ans, a encore conservé une certaine fraîcheur. Or, résister à l'épreuve de vingt ans, c'est déjà quelque chose, au théâtre, où les pièces « vont vite », ainsi que les morts de la Ballade de Burghër.

Il nous reste à signaler, pour être complet, la très curieuse reprise du *Demi Monde*, à la Comédie-Française, avec, pour la première fois, Mademoiselle Cécile Sorel, dans le rôle de la Baronne d'Ange, et aussi l'ouverture du Théâtre des Variétés, aujourd'hui Théâtre de l'Opérette française, avec les reprises de deux chefs-d'œuvre du répertoire d'opérettes, dont ils forment les deux antipodes : *Barbe-Bleue*, d'Offenbach, et *la Fille de Madame Angot*, de Ch. Lecocq.

De tout cela nous reparlerons à quinzaine, si on nous en laisse la place, car le mouvement d'activité théâtrale s'accentue. On dit, d'ailleurs c'est proverbe boulevardier, que lorsque rouvrent les Variétés, c'est « Paris qui rentre ». Les Variétés viennent de rouvrir, c'est donc que Paris est rentré!!!

FÉLIX DUQUESNEL.



Photo P. Nadar.

THÉATRE DU VAUDEVILLE

LES TROIS ANABAPTISTES

Suzanne Radiguet. — Mlle Jeanne Thomassin

Photo P. Boyer.

LEBONNARD (M. Silvain) — Mme LEBONNARD (Mme Silvain)

Décor de M. Devred.

Acte Ier

COMÉDIE-FRANÇAISE

Le Père Lebonnard

Comédie en quatre actes, en vers, de M. JEAN AICARD



OUTE pièce qui se respecte a une histoire; *le Père Lebonnard* a la sienne, que je rappellerai brièvement.

L'auteur, M. Jean Aicard, ayant terminé son œuvre, drame en quatre actes et en vers, l'apporta au Théâtre-Français. Il avait été joué déjà dans la maison : il avait droit de demander directement une lecture au comité, qui existait alors, sans subir l'examen préventif des lecteurs du théâtre. Le comité assemblé entendit la pièce nouvelle et la reçut. Les répétitions commencèrent bientôt. Au cours des études, des difficultés s'élevèrent entre les interprètes et l'auteur : ceux-ci demandant des remaniements et des modifications, celui-là les refusant. Ces difficultés tournèrent à l'aigre, au point qu'un beau jour le poète mit son manuscrit sous son bras en disant : « Ingrate Comédie, tu n'auras pas mes vers ! »

Ces vers n'ayant plus d'asile, M. Antoine offrit à leur père, qui l'accepta, celui du Théâtre-Libre. Le drame fut donc représenté sur la scène du boulevard de Strasbourg, et l'avis unanime fut que, si le poète s'était montré à l'excès susceptible, *genus irritabile vatum*, la Maison de Molière ne lui avait pas témoigné beaucoup de bonne volonté. M. Antoine interpréta d'une façon supérieure le rôle distribué à Got, et Mesdames Barny, France, Aubry, Marguerite Achard, MM. Grand, Ramy et Philippon, jouèrent ceux qui étaient destinés à Mesdames Pierson, Pauline Granger, Baretta, Reichenberg, et à MM. Worms, Le Bargy et Laroche. La représentation avait été précédée d'un prologue inutile : *Dans le Guignol*, où l'auteur s'était amusé à reproduire une laborieuse répétition du *Père Lebonnard*, coupée de réflexions saugrenues qu'il attribuait à Messieurs et Mesdames les sociétaires. Ce prologue donna lieu même à une polémique assez vive, dans les jours qui suivirent, entre M. Jean Aicard et Francisque Sarcey, qui avait pris la défense du Théâtre-Français et avait fort malmené l'auteur rebelle.

Tout cela était fort bien. M. Jean Aicard avait gagné sa cause devant le public. Mais les représentations du Théâtre-Libre

étaient à la fois mensuelles et uniques : comme l'entrevue du Gars et de Mademoiselle de Verneuil, les héros du roman de Balzac, *les Chouans*, c'étaient des soirs sans lendemains. *Le Père Lebonnard* retomba dans l'obscurité jusqu'au moment où deux artistes éminents résolurent de lui faire voir de nouveau la lueur des rampes de théâtre. En Italie, M. Ermete Novelli promenait triomphalement *Papa Lebonnardo;* en France, M. Silvain, protoganiste autorisé et éloquent, demandait, de son côté, la revision du procès, et il obtint gain de cause, puisque la Comédie-Française, dans les premiers jours d'août dernier, rouvrait ses portes à l'œuvre qu'elle avait forcée de s'exiler.

* * *

C'est une œuvre sincère, émue, au milieu de laquelle se détache, en un haut relief, le personnage du « Père Lebonnard », caractère qui devait séduire, pour l'interprétation, des artistes chercheurs et probes comme le sont MM. Novelli et Silvain.

Le père Lebonnard, vieil horloger qui a fait fortune avec quelques inventions heureuses, est un très brave homme (doux et un peu faible, il porte le nom qui lui convient expressément). Il a deux enfants : un fils, nommé Robert, qui, âgé de vingt ans, est fiancé à Mademoiselle Blanche d'Estrey, d'une famille d'aristocratie, et une fille, Jeanne, qui, relevant d'une maladie grave, s'est éprise du docteur André, qui l'a soignée : elle aime son sauveur et elle en est aimée. Madame Lebonnard, entichée de noblesse, et qui a, depuis longtemps, terrorisé son mari, s'oppose au mariage de Jeanne et du docteur André : et cela non seulement parce que le docteur André n'est pas gentilhomme, mais aussi parce qu'il est un enfant adultérin, publiquement renié

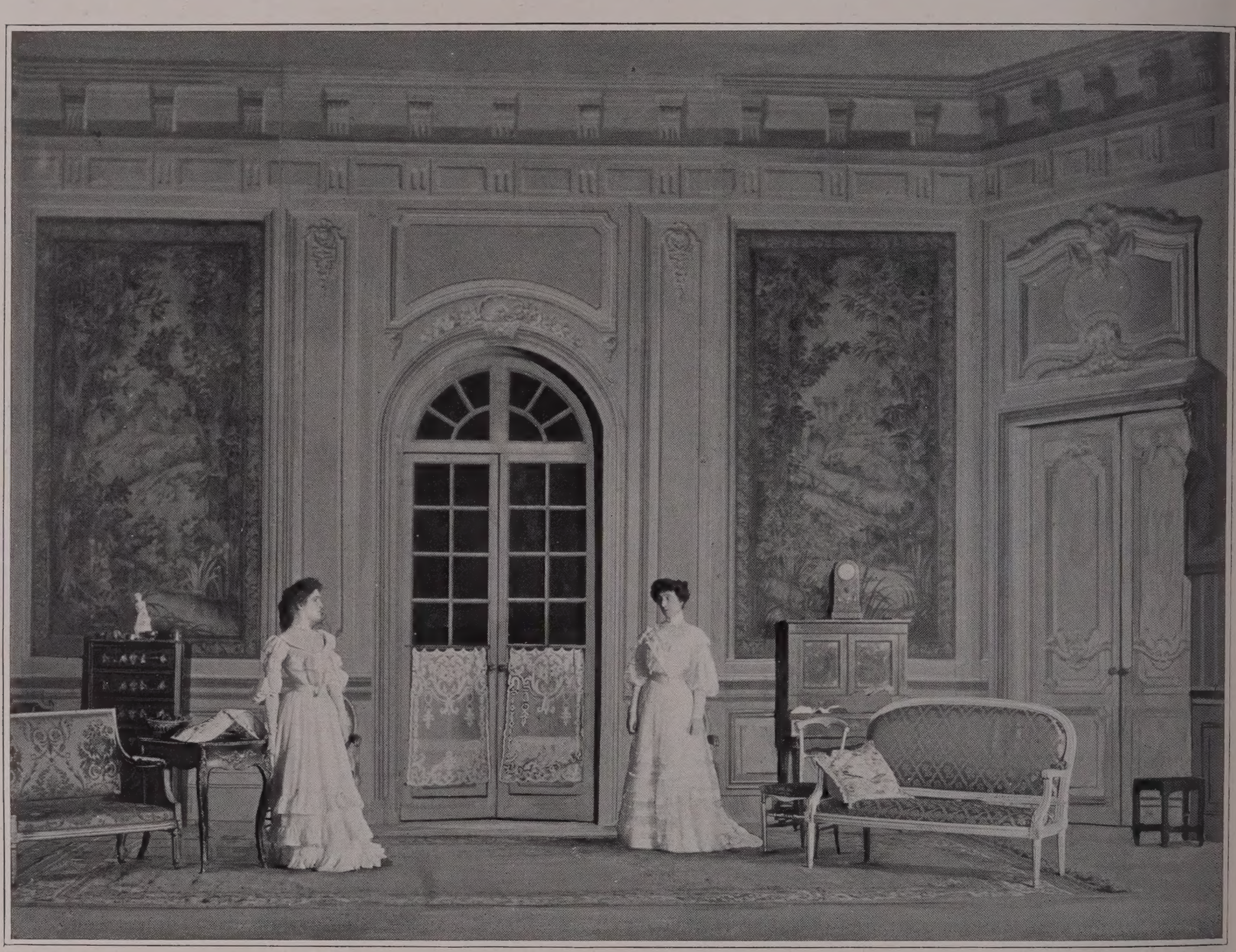


Photo P. Boyer. — JEANNE (Mlle Géniat) — BLANCHE D'ESTREY (Mlle Mitzy-Dalti) — Décor de M. Devred.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *LE PÈRE LEBONNARD.* — Acte III

par son père, à la suite d'un procès qui fit quelque bruit.

Le père Lebonnard, qui a toujours cédé à sa femme, résiste cette fois, parce qu'il adore sa fille, et c'est une grande satisfaction de voir que cet homme paisible et effacé se regimbe enfin contre une femme revêche.

> Il n'est mouton si doux, que le loup ne redoute,
> S'il prend la rage, ayant été mordu...

Cependant la lutte s'éternise au milieu d'incidents sans cesse renaissants, jusqu'à ce que Lebonnard, poussé à bout, laisse enfin échapper un secret, — qui est aussi celui de sa résistance — et auquel il avait fait, chemin faisant, de vagues allusions. Au milieu d'une dispute de famille, Robert, prenant le parti de sa mère, insulte son père, qui, alors, lui crie : « Tais-toi, bâtard ! » En effet, Madame Lebonnard, cette femme si désagréable, a eu jadis un amant, et c'est de ces amours adultères qu'est né Robert: Lebonnard a découvert depuis longtemps des preuves évidentes de la faute de sa femme, mais il s'est tu, gardant le secret qui le torturait et qu'il ne laisse échapper que pour défendre sa fille. La scène, bien menée, pathétique, est de toute beauté.



Photo P. Boyer. — Décor de M. Devred

LEBONNARD (M. Silvain) — Mme LEBONNARD (Mme Silvain)

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *LE PÈRE LEBONNARD.* — ACTE III

La terrible exclamation est suivie d'un « couplet » énergique, où Lebonnard exhale son amertume et sa rancœur. Le couplet se termine par l'apostrophe suivante, adressée par Lebonnard au « bâtard » :

> Tu ris maintenant, beau cavalier de parade !
> Tu ris, hein ! ça te fait plaisir, mon camarade,
> De te voir tout à coup noble, avec des aïeux ?
> Sois content ! Tu n'es plus le fils du pauvre vieux
> Lebonnard !.. Allons donc ! ouvre-moi les fenêtres !
> Crie aux passants : « Je suis noble ! j'ai des ancêtres ! »
> Appelle à ton secours, sans pitié, d'un ton fier,
> La sainteté des lois, ton sophisme d'hier !
> Les lois, les préjugés, les vertus de famille
> Se tournent contre toi, pour protéger ma fille !
> La famille, avec ses vertus, regarde-la !
> La voilà, la famille honnête, la voilà !

Et cependant le père Lebonnard est si bon que, même après cet éclat, tout finit dans une réconciliation générale, à la suite de laquelle Jeanne épouse son docteur, et Robert sa demoiselle de noblesse.

* * *

Pour ce qui est de l'interprétation, il faut mettre hors de pair M. Silvain, qui est au-dessus de tout éloge. Cet artiste, si consciencieux et si sûr, que nous aimons tant applaudir dans le classique, est littéralement acclamé chaque fois qu'il joue le rôle du père Lebonnard.

Autour de lui, Madame Louise Silvain, une excellente Madame Lebonnard ; Mademoiselle Géniat, très touchante dans le rôle de Jeanne Lebonnard ; Mademoiselle Mitzy-Dalti, une jolie Blanche d'Estrey ; Madame Kolb (la nourrice Marthe) ; MM. Dessonnes (André), Dehelly (Robert) et Delaunay (le marquis d'Estrey), ont été beaucoup applaudis, selon toute justice.

ADOLPHE ADERER.



Photo P. Boyer. — LEBONNARD (M. Silvain) — MARQUIS D'ESTREY (M. Delaunay) — R. LEBONNARD (M. Dehelly) — MARTHE (Mme Kolb) — Décor de M. Devred.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *LE PÈRE LEBONNARD.* — ACTE IV



Photo Reutlinger.

MLLE BRÉSIL

DU THÉATRE DES NOUVEAUTÉS

Photo P. Boyer. ANATOLE GUILLEMARD (M. Louis Gauthier) — GILBERT GONDOIN (M. Roger Monteaux) — ERNEST RADIGUET (M. Lérand) — SUZANNE RADIGUET (Mlle Jeanne Thomassin) — Décor de M. Amable.

Acte III

THÉATRE DU VAUDEVILLE

LES TROIS ANABAPTISTES

Comédie en quatre actes, de MM. ALEXANDRE BISSON & BERR DE TURIQUE



La nouvelle comédie de MM. Bisson et Berr de Turique donne aux jeunes femmes de précieuses leçons. Elle les met en garde contre les excès du féminisme. Si nous en croyons les deux collaborateurs, les intellectuelles qui dédaignent les hommes sont, le plus souvent, laides ou vieilles. Qu'elles rencontrent l'apparence de l'amour, et elles oublient aussitôt leurs sévères théories. Perdican affirmait que les amoureuses déçues et qui se sont enfermées dans des cloîtres sortiraient de leurs retraites si les amants infidèles se repentaient et leur venaient tendre la main. Ainsi Virginie Coladeuil, dans *les Trois Anabaptistes,* renonce à poursuivre la carrière d'avocat, dès qu'elle retrouve le mari qui, vingt ans auparavant, l'abandonna. Virginie Coladeuil semble un personnage épisodique. C'est, au contraire, le rôle principal de la pièce : il en indique la portée sociale.

Maître Virginie Coladeuil est un symbole. Ce n'est pas seulement une création bouffonne, c'est la parodie d'une doctrine. Elle est celle qui, au nom de l'indépendance, exhorte les femmes à mépriser les hommes. Elle provoque les divorces, elle s'oppose aux tentatives de réconciliation. Elle voudrait accomplir les prophéties de Samson. Elle aspire à l'époque :

> Où, se jetant de loin un regard irrité,
> Les deux sexes mourront, chacun de son côté.

Mais Virginie ne triomphe pas. Ses théories sont combattues par l'indulgence des Parisiennes, par le bon sens provincial et champêtre. Virginie est vaincue aussi par les forces impitoyables de la nature. Elle cède à son propre désir de vie et d'amour. Elle pardonne à un ingrat qui bientôt l'abandonne après l'avoir volée. La leçon est cruelle ; mais MM. Bisson et Berr de Turique ont pensé qu'ils ne pouvaient se montrer trop sévères envers un apostolat qui leur paraît monstrueux.

Ils veulent que la femme se résigne à son infériorité sociale. Ils ne trouvent pas trop lourde la loi de l'homme, ni trop cruelles les tenailles. Les problèmes qui préoccupent la généreuse intelligence de M. Paul Hervieu semblent les laisser assez indifférents. Ils estiment que la femme ne doit pas se séparer de l'homme qui la trompe et que le divorce ne peut être pour elle qu'une déchéance. Qu'elle ne s'abandonne pas à l'orgueil, qu'elle ne surveille pas son mari pour être seule à le posséder : elle se préparerait de rudes désillusions. L'homme est un animal poly-



Phot. P. Nadar.

THÉATRE DU VAUDEVILLE

LES TROIS ANABAPTISTES

Colette Lepailleur. — Mlle Marthe Régnier



LE PRÉSIDENT MARIOLIN (M. Joffre) — LE JUGE (M. Bertrand) — L'HUISSIER-AUDIENCIER (M. Aussourd) — ERNEST RABUGET (M. Lérand) — ROBERT LEPAILLEUR (M. G. Dubosc) — MAITRE CORBEAU (M. Baron fils) — UN SPECTATEUR (M. Lalbarde) — PAULINE JAMIN (Mlle Harlay) — SUZANNE RABUGET (Mlle Thomassin) — CAMILLE JAUCOURT (Mlle de Bray) — COLETTE LEPAILLEUR (Mlle M. Regnier)

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *LES TROIS ANABAPTISTES.* — Acte Ier

game. Les plus solides raisonnements ne sauraient modifier cette volonté de la nature. Il faut sans cesse lui pardonner ses fautes ou plutôt ne point remarquer ces minimes incidents dont il n'est point responsable.

* * *

Suzanne Radiguet apprend que son mari, un jeune et grave substitut, la trompe avec Mademoiselle Bobette qui fait travailler des cochons d'Inde sur la scène de l'Olympia. Cette trahison est particulièrement cruelle à Suzanne : en effet, elle proclamait audacieusement la fidélité de son mari ; elle pensait même le tenir et prétendait diriger sa carrière. De plus, le scandale a été public. Pendant une audience du tribunal, un accusé s'est révolté contre le vertueux réquisitoire qui l'accablait et a reproché au magistrat si austère au Palais d'être trop léger dans la vie. Les journaux se sont emparés de l'aventure ; partout s'étalent des caricatures qui la rappellent. Suzanne est décidée à demander le divorce, mais elle veut auparavant trouver un second mari. L'exemple de son amie Pauline Jamin l'effraie : cette jeune femme, depuis que la justice lui a rendu la liberté, ne parvient pas à s'enchaîner à un nouvel époux.

Radiguet est triste : il aime sa femme et, s'il l'a trompée, l'occasion fut seule coupable. Il craint qu'elle ne rencontre l'homme qu'elle cherche, — ô Diogène ! Pour distraire l'imagination de la jeune femme, Anatole Guillemard, un ami dévoué de Radiguet, jouera auprès d'elle le rôle de soupirant. Suzanne ne connaît pas Anatole qui habite l'Algérie et qui revient en France au moment opportun, précisément pour tenir cet emploi. Radiguet feint de n'avoir jamais vu Anatole. Mais il l'admet en son intérieur, il l'autorise à causer quotidiennement avec sa femme dont il deviendra peut-être le fiancé.

La situation est ingénieuse ; elle devient touchante parce que, peu à peu, Anatole s'éprend de Suzanne et, s'il n'était pas retenu par les devoirs de l'amitié, s'il osait se livrer plus complètement, il est fort possible que Suzanne aurait quelque peine à lui témoigner de l'indifférence. N'aime-t-elle plus son mari ? Du moins elle est jalouse de Pauline Jamin que Radiguet doit épouser après son divorce. Mais la jalousie n'est pas toujours un effet de l'amour. Suzanne aime-t-elle Anatole ou Radiguet ? On ne sait plus. Il y a là un douloureux moment d'incertitude qui est d'une très fine psychologie.

Il était temps qu'un second ami de Radiguet se présentât et, fort imprudemment, annonçât à Suzanne qu'Anatole et son mari sont liés depuis de longues années. Suzanne est peu curieuse d'analyser les états d'âme complexes d'Anatole. Elle ne se demande pas s'il a fini par se prendre au piège qu'il lui a tendu. Elle n'a qu'une pensée, car elle n'a pas cessé d'être orgueilleuse : Anatole et son mari se sont joués d'elle et il faut qu'elle les rende ridicules. Elle excite la jalousie des deux hommes ; ils sont prêts à s'entr'égorger. Suzanne sourit, calme d'un mot leur colère et revient à son mari. Mais j'imagine que Radiguet se défiera désormais d'Anatole et qu'ils garderont tous deux rancune au camarade maladroit qui les mit dans une situation délicate. Ils ne seront plus jamais les inséparables amis qu'on surnommait *les Trois Anabaptistes*.

Ce dénouement est un peu cruel. La psychologie de MM. Bisson et Berr de Turique est d'ailleurs impitoyable, pendant toute la pièce. En voyant les angoisses et la sincérité du bon Anatole et l'émoi naissant de Suzanne, on songe à ces personnages de Marivaux qui sont victimes de la comédie qu'ils ont imaginée ou qu'on leur joue. Pour mettre à nu des douleurs intimes, Marivaux pratique des opérations délicates et dangereuses. Il oblige le patient à crier, et tous les personnages qui assistent au supplice battent des mains et poussent des cris de joie en concluant que sa souffrance n'était point



Photo P. Nadar. THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *LES TROIS ANABAPTISTES*
Camille Jaucourt. — Mlle DE BRAY



Photo P. Boyer. — Décor de M. Amable.

ANATOLE GUILLEMARD (M. Louis Gauthier) — SUZANNE RADIGUET (Mlle Jeanne Thomassin)

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *LES TROIS ANABAPTISTES.* — ACTE III



Photo Reutlinger. Me ALICE (Mlle de Mornand)
VAUDEVILLE. — *LES TROIS ANABAPTISTES*

simulée. On songe aux héros de *l'Épreuve,* du *Jeu de l'Amour et du Hasard,* des *Fausses Confidences,* en voyant Anatole se débattre et Suzanne chanceler.

Anatole retournera tout seul sur la terre d'Afrique. Pauline Jamin, qui crut épouser Radiguet, connaîtra encore la détresse du divorce. Virginie Coladeuil abandonnera ses toilettes de nuances claires pour reprendre la robe d'avocat et songera, tantôt avec fureur, tantôt avec attendrissement, au misérable qui n'a paru aimer sa laideur et sa vieillesse que pour la dépouiller de quelques billets de mille francs. Où donc trouver des femmes que l'amour ne rendra point malheureuses? Il y a la paysanne Rose qui vit loin de son homme et qui tient surtout à ce qu'il rapporte fidèlement à la communauté l'argent qu'il gagne. Il y a Camille Jaucourt qui se résignera aux trahisons de son mari pourvu qu'il revienne toujours frais et dispos au foyer conjugal et qu'il ne gaspille point ailleurs toutes ses forces. Il y a enfin Colette Lepailleur, qui est restée très ingénue et à qui son mari a su persuader que l'adultère de l'époux est nécessaire au bonheur familial.

Il ne faut pas croire que les quatre actes de cette comédie ne soient qu'une suite d'analyses fines et un peu mornes. MM. Bisson et Berr de Turique ont prudemment ménagé des coups de théâtre qui éveillent l'attention des spectateurs. Ils se sont appliqués à dissimuler derrière des attitudes fantaisistes la profonde mélancolie d'Anatole. Leur dialogue est joyeux, libre, parfois même un peu trop hardi. Ils ont imaginé un début qui est d'une solide gaieté : c'est l'audience du tribunal pendant laquelle le substitut Radiguet est accusé par l'inculpé d'être l'ami de Mademoiselle Bobette, de l'Olympia. Nous contemplons l'indignation du Président qui, précisément, a des bontés pour Mademoiselle Bobette. Nous entendons Me Virginie Coladeuil qui plaide; nous voyons sa jolie nièce qui remplit auprès d'elle les fonctions de secrétaire et qui préfère causer avec les jeunes stagiaires que solliciter les vieux magistrats. Ce prologue mouvementé et farce contraste un peu avec les trois derniers actes, mais est loin de leur être inférieur.

Cette comédie est jouée avec un rare talent par Madame Daynes-Grassot. C'est une actrice étonnante. Elle a été la malheureuse aïeule de *la Course du Flambeau* et la folle belle-mère des *Surprises du Divorce :* il est admirable qu'une artiste puisse tenir avec une égale maîtrise des rôles aussi opposés. Aujourd'hui elle est Me Virginie Coladeuil et sa verve bouffonne place ce personnage au premier plan. Autour d'elle, il y a la grâce de Mademoiselle Harlay, le charme étrange de Mademoiselle Yvonne de Bray, la joliesse blonde de Mademoiselle de Mornand, le visage expressif de Mademoiselle Welsonn. Mademoiselle Thomassin a composé avec conscience le personnage assez complexe de Suzanne Radiguet et Mademoiselle Marthe Régnier évoque avec beaucoup d'esprit la naïveté presque sotte de Colette Lepailleur.

Des rôles trop brefs nous permettent à peine de remarquer la drôlerie de Baron fils, l'élégance et la voix chaleureuse de M. Monteaux. Mais nous pouvons apprécier à loisir l'émotion simple de Lérand qui est le substitut Radiguet. Il était assez difficile d'unir la fantaisie à la sincérité pour exprimer les sentiments tumultueux et contradictoires d'Anatole : M. Louis Gauthier s'est acquitté de cette tâche avec un tact exquis. M. Dubosc évoque avec une désinvolture séduisante le cynisme de Lepailleur, le mari infidèle qui affirme à sa femme qu'il ne la trompe que pour la rendre heureuse. M. Joffre, qui débute au Vaudeville, a joué avec une vigueur comique et un naturel qui méritent de n'être pas oubliés le rôle du Président que Bobette a trahi pour le substitut.

MM. Bisson et Berr de Turique jugent sévèrement notre magistrature. Ils nous laissent entendre que la visite d'une jolie femme peut modifier les opinions d'un juge et ses arrêts. Ils sont



Photo Reutlinger. Mlle WELSONN
du Théâtre du Vaudeville

dans la pure tradition de notre théâtre. Depuis les fabliaux et la farce de Maitre Pathelin, les gens de robe furent souvent joués sur nos scènes. Rabelais ne les a point épargnés. La Fontaine n'eut garde de les oublier. Racine dressa ce fantoche significatif, Perrin Dandin, et Beaumarchais imagina Brid'oison. Musset, dans *les Caprices de Marianne,* créa Claudio et le greffier Tibia. Molière ne s'est point attaqué à la justice : dans *l'Avare,* la figure du commissaire est assez effacée; on trouverait bien, dans



Photo P. Boyer. COLETTE LEPAILLEUR (Mlle M. Régnier) ROBERT LEPAILLEUR (M. Gaston Dubosc) ERNEST RADIGUET (M. Lérand) PAULINE JAMIN (Mlle Harlay) SUZANNE RADIGUET (Mlle Thomassin) *Décor de M. Amable.*

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *LES TROIS ANABAPTISTES.* — ACTE IV

M. de Pourceaugnac, quelques scènes ou quelques répliques significatives. Mais ce ne sont que des indications. Molière ne nous a pas laissé des types de magistrats comme il nous a légué des types de médecins. C'est évidemment qu'il s'intéressait plutôt aux caractères de ses semblables qu'à leur situation sociale. Mais surtout il avait besoin de ménager la susceptibilité d'un roi qui ne cessa de le défendre. Cette souveraine protection valait bien qu'il prêtât à l'exempt de *Tartuffe* ces fameuses paroles :

Remettez-vous, Monsieur, d'une alarme si chaude,
Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude.

Certes, il est doux de voir rosser l'autorité, et les enfants ne manquent pas d'acclamer Guignol quand il assomme le gendarme ou qu'il roue de coups le juge. Mais il y a peut-être des raisons plus profondes qui justifient la joie que nous ressentons en voyant les magistrats soumis, comme nous, aux passions humaines et à leurs entraînements. C'est notre revanche. Nous admettons bien que certains hommes aient le droit d'infliger des amendes à leurs semblables et de les jeter en prison. Nous comprenons cette nécessité sociale. Nous voulons même croire que ces mortels sont d'une race spéciale et, pour créer cette illusion, nous exigeons que ces privilégiés aient des costumes particuliers et d'une noble antiquité. Mais nous sommes un peu jaloux de cette



Photo P. Boyer. COLETTE LEPAILLEUR (Mlle M. Régnier) — LE PRÉSIDENT MARJOLIN (M. Joffre) — SUZANNE RADIGUET (Mlle Thomassin) — Me VIRGINIE COLADEUIL (Mme Daynes-Grassot) — ERNEST RADIGUET (M. Lérand) — GILBERT GONDOIN (M. Roger Monteaux) — ANATOLE GUILLEMARD (M. L. Gauthier) *Décor de M. Amable.*

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *LES TROIS ANABAPTISTES.* — ACTE IV

supériorité que notre prudence leur confère et nous sommes reconnaissants envers ceux qui nous rappellent que ces maîtres de notre liberté sont aussi faibles que nous et peuvent se trouver, comme nous, en des situations piteuses. Ce nous est un régal de voir sur le théâtre un juge à moitié fou ou tout à fait stupide. Mais surtout nous nous plaisons à voir l'autorité d'un magistrat obéir aux caprices d'une petite femme. Nous aurions voulu connaître Mademoiselle Bobette, qui donne à ses cochons d'Inde les prénoms d'un substitut et d'un président de tribunal.

Ce sont là les innocentes manifestations de la sourde révolte que nous ressentons tous devant la loi et devant ceux qui l'appliquent. C'est l'éveil inoffensif et momentané de l'anarchiste qui dort même au fond des âmes les plus respectueuses de l'ordre social.

NOZIÈRE.



Photo P. Nadar.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS

LA DAME DU 23

Hélène. — Mlle Marguerite Labady

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS

La Dame du 23

VAUDEVILLE EN TROIS ACTES, DE MM. PAUL GAVAULT & A. BOURGAIN

M. Ratignac, malgré sa laideur de pithécanthrope, a épousé une petite femme dont les cheveux de soie blonde, le teint de fleur, la joliesse puérile et délicate, les grands yeux plus profonds, plus veloutés qu'une chaude nuit d'étoiles, l'allure très « *incessu patuit* » comme dit je ne sais quel personnage de Donnay, attirent tous les regards. Aussi comprendrez-vous sans peine que le bonhomme soit allé, plutôt à contre-cœur, après avoir obtenu des sursis et des sursis, « tirer » ses treize jours dans la paisible ville d'Angoulême et ne sache plus à quel saint se vouer, quand je vous aurai dit que, par un fatal concours de circonstances, le malheureux s'est vu forcé d'emmener avec lui, d'exposer aux tentations celle dont il est jaloux et amoureux à l'excès, chose fort compréhensible, et dont l'unique tare est d'appartenir à une famille où nulle ne put jusqu'ici résister à l'attrait de l'uniforme et du panache.

Dès leur arrivée dans l'hôtel de tout repos, où l'austère Madame Montcornet maintient le culte des bonnes mœurs, s'oppose au moindre essai de libre-échange, ne consent à héberger que de vrais ménages, les jeunes officiers du 201ᵉ, peu accoutumés à de telles surprises, ont été en ébullition.

Chacun s'efforce de savoir quelle est la mystérieuse personne qui occupe la chambre 23, qui cache obstinément son visage sous d'épaisses voilettes, qui, dans la rue, a de petits airs farouches, timides, inquiets d'Agnès. Chacun convoite cette friandise imprévue, ce gâteau de roi, et, plus encore que les camarades, le lieutenant Pontgibaud, fêteur notoire et incorrigible, qui ne sait comment dépenser, dans ce trou de province, ses trente mille francs de rente et n'a jamais connu de cruelles.

Ledit Pontgibaud a d'ailleurs des raisons particulières et définitives pour aller de l'avant et vouloir noliser à son profit les faveurs de l'exquise inconnue. Un soir, en effet, qu'il rentrait, mélancolique et désœuvré, de la caserne, il a entrevu, spectacle troublant et inoubliable, derrière l'une des fenêtres de l'hôtel, en pleine lumière, le déshabillage progressif et lent d'une adorable créature à laquelle il n'eût manqué qu'un socle de marbre pour figurer Aphrodite.

Ce fut le coup de foudre.

Malheureusement, le bouillant amateur d'adultère ne se doute pas que notre territorial, de plus en plus méfiant et tourmenté, a, pour éluder le choc qu'il redoute et où ne peut manquer de sombrer la vertu de Madame Ratignac, obligé celle-ci à changer de chambre avec une nièce assez délurée qui les accompagne et cherche chaussure à son pied.

C'est cette demi-ingénue qui, sans le vouloir, en essayant de saisir une puce fâcheuse, a posé de dos l'ensemble, ne s'est aperçue que trop tard qu'elle avait joué le rôle de Miss Helyett et, depuis lors, n'a d'autre idée en tête que d'épouser l'indiscret témoin de son déshabillage.

Et mal renseigné par un stupide garçon d'hôtel, impatient de contempler de plus près le trésor qu'il n'a entrevu que fortuitement et de si loin, persuadé que Madame Ratignac ne demande qu'à faire son bonheur, le beau lieutenant se jette à corps et à cœur perdus dans l'aventure.

La chasse commence donc, acharnée, folle, se déroule dans un appartement que Ratignac et Pontgibaud ont loué presque en même temps, celui-ci à Madame Montcornet, gardienne revêche de la morale, celui-là à M. Montcornet, roquentin grotesque qui chiffonne volontiers les tabliers de bonne et est enchanté de saisir cette occasion d'avoir un peu plus d'argent de poche, de profiter des faiblesses d'autrui.



Photo E. Pirou. M. A. BOURGAIN



Photo P. Berger. M. PAUL GAVAULT



Photo P. Boyer. | BOISROBERT (M. Lorrain) | NOIRVILLE (M. Belugne) | CAFFAREL (M. Lefèvre) | Mme MONTCORNET (Mme Jenny Rose) | M. MONTCORNET (M. Gaillard) | Décor de M. Amable.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS. — *LA DAME DU 23.* — ACTE Ier

Le premier pour y mettre à l'abri, cependant qu'il fait son service et apprend les secrets du maniement d'armes, sa chère Hélène qu'il sent en détresse et couper court aux rencontres inévitables de table d'hôte et d'escalier. Le second pour y tenter plus à l'aise des jeux de fenêtre et des pantomimes suggestives, y attirer, coûte que coûte, la belle prisonnière auprès de qui il lui serait si doux de jouer le rôle agréable de Pâris.

Ce que donne de quiproquos ahurissants, de conflits comiques, de scènes burlesques, cette double location, est inénarrable.

* * *

Le lieutenant a envoyé dans son nouveau logis, pour en activer l'installation, un certain Lagriffouille, qui lui sert d'ordonnance. Ce Lagriffouille, qui ne s'étonne jamais de rien et rendrait des points à feu Jocrisse, trouve tout naturel d'y rencontrer la bonne des Ratignac, qui a reçu les mêmes ordres que lui.



Phot. P. Boyer — RATIGNAC (M. Germain) — LAGRIFFOUILLE (M. Torin) — PONTGIBAUD (M. Numa) — Décor de M. Amable.

NOUVEAUTÉS. — *LA DAME DU 23.* — Acte II

La petite paysanne n'est-elle pas sa payse et sa promise ?

Un homme de corvée a été demandé à la caserne pour donner un coup de main à Lagriffouille. Et, comme il fallait s'y attendre, cet homme est Ratignac. Le voilà contraint d'abord à balayer sa cuisine, puis à servir à son rival le déjeuner qu'il avait commandé pour lui-même.

Tout cela agrémenté d'un nombre sérieux de jours de « clou », car l'officier le prend pour une « forte tête », un de ces gaillards récalcitrants qui ont besoin d'être mis au pas.

Et vous devinez son exaspération, surtout lorsqu'il voit son chef, devant lequel les règlements lui ordonnent de demeurer passif et muet, se livrer à toutes sortes de privautés sur la belle Hélène, qui n'a pas la force de se défendre ni de se rebeller.

Cet acte est à coup sûr le meilleur et le plus amusant de la pièce.

* * *

Mais comme tous les vaudevilles selon la formule doivent avoir un dénouement heureux, la vertu de Madame Ratignac sort enfin sans trop d'accrocs de ces épreuves sans nombre, de ces tentatives passionnées ; le pauvre territorial, qui s'imaginait avoir rossé son supérieur et avait résolu, pour éviter le conseil de guerre, de déserter, en est quitte pour la peur, et le fringant officier épouse, en fin de compte, la charmante jeune fille dont il avait apprécié l'impeccable et gracile académie, l'espiègle nièce de Ratignac, qui désormais fermera le rideau lorsqu'elle changera de chemise.



Photo P. Nadar.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS

LA DAME DU 23

Suzanne. — Mlle Desprez

L'histoire de garnison a quelque peu traîné dans les livres et sur les planches.

Nous nous en sommes cependant délectés, car elle encadre des fantoches d'une drôlerie sans égale et qui semblent avoir été cueillis dans la serviette légendaire, bondée de manuscrits, que notre Courteline, imitateur du sage antique qui portait tout son bien sur lui, a toujours sous son bras, à la ville et aux champs.

Il y a surtout ce brave Lagriffouille dont les reparties et les réflexions à la fois saugrenues et logiques, la philosophie simpliste à la Boquillon, l'air benêt et madré, les gestes saccadés de marionnette, le rire énorme, dérideraient un condamné à mort.

Le personnage est interprété à la perfection par Torin, et je vous laisse à penser tout ce qu'en a tiré cet impulsif et prestigieux comique, avec sa grosse face joviale, épanouie et si expressive, si prompte à se transformer, qui rappelle le masque de José Dupuis, ses petits yeux farceurs et bougeurs qui s'écarquillent et riboulent, qui semblent des têtes d'épingle, ses larges joues rondes et plus rouges que des pommes mûres, sa bouche en as de pique, son ventre replet et ses jambes courtaudes.

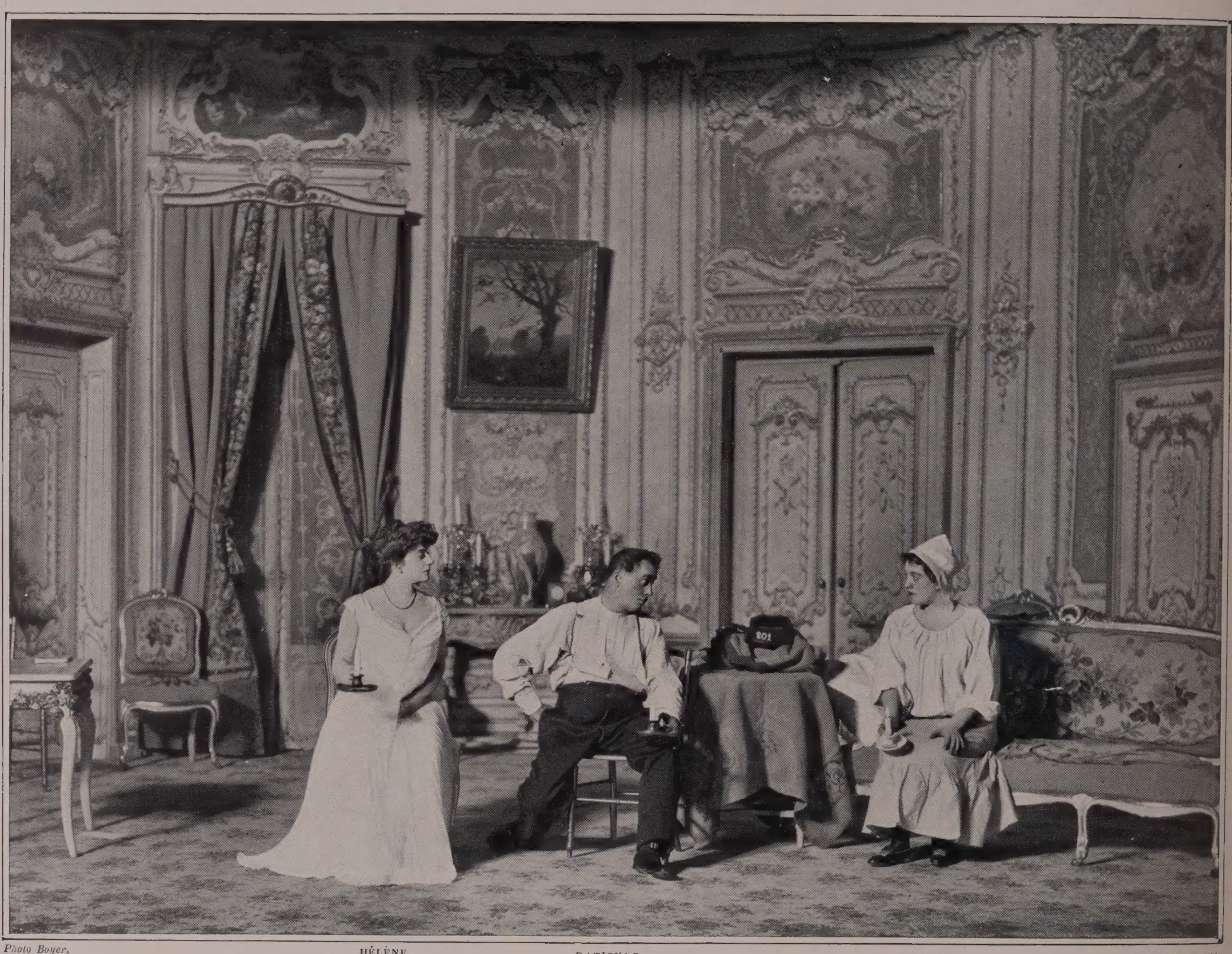


Photo Boyer. HÉLÈNE (Mlle Marguerite Labady) RATIGNAC (M. Germain) YVONNE (Mlle Brésil) Décor de M. Amable.

NOUVEAUTÉS. — *LA DAME DU 23.* — ACTE III

Il faut le voir et l'entendre expliquer son état d'âme ou écrire à son Yvonne, la petite servante à tout faire qui roule de main en main, complaisante et placide, donner une leçon de discipline militaire à Ratignac et s'évertuer vainement à prouver qu'il ne lui reste plus que quatre doigts, au capitaine, qui survient en fâcheux.

Tout le succès est allé à ce boute-en-train, qui paraît s'amuser pour son propre compte en amusant les autres, et quand il disparaissait de la scène, la farce ne marchait plus que cahin-caha, donnait l'impression d'une vieille lampe Carcel dont la mèche charbonne et fume.

M. Germain le seconde de son mieux, mais nous a semblé un peu moins en verve qu'à l'ordinaire.

M. Numa se détache, distingué, brillant et fin. M. Landrin est mal à l'aise en capitaine qui se spécialise dans les amours ancillaires.

Mademoiselle Marguerite Labady se prodigue en élégances suprêmes, fait songer, si rose, si dorée, si savoureuse, à quelque beau fruit de pays de soleil, se montre, dans sa lutte contre le péché, dans son trouble, sémillante et suggestive, nuance avec beaucoup d'esprit, un rôle qui est des plus difficiles et des plus complexes.

Mademoiselle Marguerite Brésil, délicieusement fraîche et jolie, telle qu'une nymphe de Fragonard qui, par caprice, se serait déguisée en chambrière rustique, a simulé fort adroitement la niaiserie. Mademoiselle Renée Desprez a beaucoup de charme en demi-ingénue, et Madame Jenny Rose est, comme toujours, la plus amusante des duègnes.

RENÉ MAIZEROY.

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.



Photo Reutlinger.

Mlle SUZANNE AVRIL